

GIUSEPPE MAZZARA

La contribution de l'école gorgienne à la théorie de l'argumentation aristotélicienne.

Je me propose de montrer des influences possibles qu'avaient Gorgias et ses élèves, Alcidas et Isocrate, sur la dialectique rhétorique d'Aristote.

Introduction

Dans le chapitre IV du premier livre de sa Rhétorique Aristote attaque d'une façon tout à fait résolue la thèse centrale du Phèdre, qui vise à ramener le but de la rhétorique à l'intérieur de la dialectique des idées, dont la méthode consistait en un processus mélangé d'analyse et de diérèse. Par cette méthode Platon se proposait de définir les aspects de chaque chose et d'éclaircir ce qu'on voulait enseigner (Phèdre, 256de¹). Qui ne fait pas tout son possible pour bien philosopher -- avait averti Platon -- ne saura jamais assez pour parler sur quoi que ce soit (Ibid., 261).

Aristote lui répond en disant qu'"énumérer chaque chose avec soin et la diviser en espèces et la définir selon la vérité ne peut pas être le but de l'art rhétorique dans la présente situation, mais d'un art plus proche de la rationalité" (Rhétorique, I, 4, 1359b 1-7). Il fait observer encore que le but de la rhétorique n'est pas celui de se transformer en science d'objets déterminés, qui dans ce cas serait la dialectique des idées, mais celui, plus simple, d'être la faculté de procurer des arguments ou logoï (Rhét. I, 2, 1356a 30-33; 4, 1359b 12-15). Il ajoute que plus nous nous éloignons de ce but, plus nous finissons par éliminer la nature de la rhétorique et celle de la dialectique qui lui est semblable ("analogue", 1354a 1; sa "ramification", 1356a 25; sa "pareille", 1356a 31). On le fait si l'on essaie de les organiser en sciences d'objets déterminés et non seulement de logoï (1359b 12-15).

Ainsi faisant, Aristote reprend la thèse du Gorgias (451d-454a), selon laquelle le but de la rhétorique pour notre Sophiste serait celui de persuader avec des logoï, ce qui

¹ Les indications des pages et des chapitres, etc. dans les ouvrages cités renvoient aux éditions identifiées dans la <<note bibliographique>> à la page 20.

explique toute sa force. Au même moment, il s'oppose au Platon du même dialogue (454a-456a), mais aussi au Platon du Phèdre (259e-260d), qui critiquait une telle rhétorique pour le fait qu'elle n'était pas un art ou une expertise technique [Techné] comme toutes les autres parce qu'elle n'avait pas d'objet déterminé.

Nous nous rendons aussitôt bien compte que cela met en jeu non seulement une thèse fondamentale, mais tout l'ensemble de la pensée rhétorique de Platon, qui se basait sur l'épistémé comme science absolue de la cause et de l'essence des choses.

Puisque pour Aristote la rhétorique n'est pas une telle science, mais plutôt celle où règnent les propositions conformes à l'opinion commune, c'est-à-dire les probabilités [endoxa], il en vient à se trouver dans la même position de départ que Gorgias et que ses élèves, Alcidas et Isocrate, quand ils contestaient la thèse de Platon.

Au point où nous en sommes, nous pourrions aussi nous demander comment il est possible qu'Aristote soit passé de sa critique de la rhétorique (Rhét., I, 1, 1354a 11-1355a 20) à la mise en valeur presque générale de la rhétorique des Gorgiens et surtout de celle d'Isocrate, lui qui avait écrit d'abord aussi une Grille polémique contre la Grille d'Isocrate¹.

- a) Des points de contact entre Aristote et Isocrate contre Platon: une influence possible exercée par Isocrate sur la Rhétorique d'Aristote (Rhét., 1355a 21-1355b 7)?

On se souviendra que les Gorgiens avaient identifié le but de la rhétorique comme celui de rendre justes tous ceux qui la mettent en pratique, par analogie avec tous les autres arts, qui rendent tel qu'il est l'art qu'ils acquièrent. De la même façon, Platon identifiait la rhétorique directement à la justice, conçue comme science de ce qui est juste, en sorte qu'il pouvait conclure le chapitre XIV en affirmant que "jamais l'expert de rhétorique ne voudra commettre d'injustice", et, donc, il ne voudra pas persuader son public de croire identiques des propositions contraires.

Une telle affirmation était en contradiction flagrante avec ce que Gorgias avait dit dans le précédent chapitre (le chapitre XI), où il disait que ce n'est pas l'art qui est

¹Sur ce sujet, voir E. Berti, La filosofia del primo Aristotele, Firenze, 1962, pp. 159-75.

condamnable, mais celui qui en fait un usage incorrect. L'art rhétorique est semblable à tout autre moyen de lutte; il faut s'en servir avec justice: il ne faut, par exemple, enlever la réputation ni aux médecins, ni aux autres techniciens, seulement parce que la rhétorique en a le pouvoir.

En plein accord avec ces intentions, Isocrate reprend cette page du Gorgias, répétant les mêmes choses et, dans quelques cas, les mêmes exemples. Ceux-ci incluent le "courage" et la "force", exemples auxquels il ajoute celui de la "richesse".

Je m'étonne, [dit-il], qu'ils [les Platoniciens] blâment des discours au moyen desquels on essaie de dépasser les autres, plutôt que ceux dont on se sert pour tromper et pour commettre l'injustice. Et ils ne blâment pas de la même manière d'autres biens, tels que la 'richesse', la 'force' et le 'courage'. En effet, on trouvera aussi parmi ceux qui possèdent de tels biens des personnes qui s'en servent pour tromper et pour faire du mal aux autres (Nicoclès, 3).

Cette oeuvre est généralement datée autour de 368, c'est-à-dire autour de la publication du Phèdre et du Théétète (369-368), peut-être au moment de l'arrivée d'Aristote à Athènes; en tout cas, elle a été publiée sûrement avant la Rhétorique I. Il est donc plausible a priori qu'Aristote l'a connu, d'autant plus qu'il était déjà entré en conflit avec Isocrate, ayant publié une Grille où il aurait opposé une polémique à la Grille d'Isocrate.

Aristote écrit dans la Rhétorique:

Bien qu'il soit vrai que qui se sert injustement de cette faculté des discours peut nuire gravement, cependant, ce fait est propre à tous les biens, exceptée la vertu, et surtout parmi celles qui sont les plus utiles, telles que force, santé, richesse, commandement d'armée (Rhét., I, 1, 1355b 2-6).

Je crois que, quand Aristote écrivait ces choses, il avait présents à l'esprit les paragraphes du Nicoclès mentionnés plus haut; il me semble de plus que de même qu'Isocrate reprenait le langage de Gorgias, de la même manière Aristote reprend le langage d'Isocrate. En effet, il me semble que les termes de "richesse" et de "courage" évoluent dans le même cercle formé de l'argumentation isocratienne.

En outre, ce n'est pas là une notion isolée. Elle arrive à la fin d'une série d'objections au Gorgias (Rhét. I, 1, 1355a 21-b 2), dans le sens d'une reprise d'instances gorgiennes, telles qu'elles étaient énoncées par Gorgias dans le chapitre XI susmentionné et à qui le Nicoclès se liait, comme l'on a vu. Telles me semblent être les notions

relatives au fait qu'aussi bien la dialectique que la rhétorique persuadent des contraires, et donc qu'elles ne sont pas des sciences déterminées. Cela me semble aussi vrai de celles relatives au fait qu'il ne faut pas persuader de choses mauvaises, où la responsabilité est de nouveau déplacée: de l'art rhétorique elle passe à l'éthos de l'orateur qui s'en sert.

En ce sens, je voudrais réserver une attention particulière à l'instance aristotélicienne relative au fait qu'en face de certains, même si nous possédions la science la plus exacte, nous ne pourrions les convaincre en la prenant comme notre seule base, mais qu'il est nécessaire -- dit Aristote -- de produire les arguments [pisteis] et les discours construits sur des notions communes (Rhét., I, 1, 1355a 24-36). Isocrate s'en servait et c'est sur celles-ci que non seulement le Gorgias, mais aussi la République et le Phèdre, avaient exprimé le plus grand mépris.

Certainement cela marque -- à mon avis -- la fin d'une discrimination injustifiée et préconçue contre l'opinion et contre Isocrate, qui l'avait instituée comme l'objet de sa rhétorique. Évidemment, Aristote se rendait bien compte que le discours selon la science [ho kata ten epistemen logos] était trop didascalique ou trop didactique (Rhét., I, 1, 1355a 26) pour qu'on l'utilise d'une façon généralisée. On ne peut pas, fait-il observer par exemple, l'utiliser quand on parle à une grande masse de personnes. Aristote, donc, refuse cette thèse du Phèdre et du Gorgias, mais surtout de la République, où elle était pleinement théorisée et développée, et contre laquelle il semble qu'Isocrate se retourne dans l'Antidose (258-269) au bénéfice des discours communs et utiles.

Toutefois Aristote ne refuse pas du tout le discours selon la science; il se trouve donc ici en accord en quelque façon avec Isocrate. En effet, il dit qu'on peut appeler "orateur" celui qui connaît les enthymèmes vrais et apparents (Rhét., I, 1, 1355b 18-20) du fait qu'il possède une connaissance précise des instruments de son art, et du fait qu'il les applique afin de déterminer les faits.

A son tour, Isocrate soulignait que l'orateur devait connaître la science des discours (Contre les Sophistes, 10), aussi bien qu'il devait soigner bien l'application de ces instruments, afin de montrer la vérité. Par exemple, dans l'Antidose (54), il disait qu'il présentait au public des morceaux tirés de ses discours précédents, afin que son

public puisse être à même de mieux juger son art directement et à partir d'un savoir clair, plutôt que grâce à des opinions. Isocrate montre ainsi que son idéal gnoséologique relève du savoir clair, idéal que soutenait Gorgias dans Palamède (3) et que nous propose encore Aristote -- à mon avis -- pour le domaine rhétorique, à savoir, une < <pratique> >.

Il me semble clair que cela signifiait qu'il fallait reconnaître explicitement à la rhétorique d'inspiration gorgienne et à celle d'Isocrate en particulier le statut d'un art [techné] véritable. Platon, au contraire, dans le Gorgias (465a), dans la République (VI, 493b) et dans le Phèdre (260e; 262c) l'appelait une simple technique peu habile d'ailleurs.

En réalité même Platon avait en quelque manière mis en valeur certains aspects de la rhétorique gorgienne, tels que la persuasion, l'expression, la disposition et le discours improvisé d'Alcidamas. Cependant il n'avait jamais poussé son éloge jusqu'à considérer l'opinion, qui a un statut propre et autonome, comme capable de se constituer en un art véritable. En effet, c'est là -- à mon avis -- le point principal du Phèdre, où bien au contraire, Platon se montre inébranlable. Tout au plus l'opinion pourrait-elle faire l'objet d'un art de second degré, bien qu'il ne le dise pas explicitement. C'est à partir de là qu'il juge Isocrate comme un rhéteur qui a encore besoin de s'élever à des choses plus divines (Phèdre, 279a), et qui est, donc, imparfait, de la même manière que dans le Sophiste (267b-268c) il définira le sophiste comme un philosophe imparfait².

Aristote, pour sa part, dans le proème du premier livre de la Rhétorique, de tous les exemples cités dans le Phèdre retient surtout celui qu'y représente la vérité. Mais il le fait en le rendant l'objet d'une dialectique des opinions et non des idées. Le résultat en est qu'il possédait ainsi les prémisses pour une remise en valeur presque générale de la rhétorique d'inspiration gorgienne, avec ses fonctions catégoriales et précatégoriales.

²Sur ce dernier concept, voir G. B. Kerferd, < <Le sophiste vu par Platon: un philosophe imparfait> >, dans Positions de la Sophistique (éd. Barbara Cassin), Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1986, pp. 13-25.

A ce propos, il me semble que la rhétorique "historique" d'Alcidamas (Peri Soph., 1) et surtout l'"empirique" d'Isocrate (Antidose, 187) sont à même de tenir en échec, en quelque manière, la rhétorique "scientifique" de Platon.

b) Quelques-unes des caractéristiques de la rhétorique d'Alcidamas et d'Isocrate accueillies par Aristote

1) Les aspects précatégoriaux

Pour Alcidamas la chose la plus importante pour l'orateur est de ne pas perdre la parole. Cela est d'autant plus vrai dans le cas d'une évaluation en termes de vérité et de fausseté. Si un savant manque de paroles ou se taît, il tombe dans le ridicule et s'aliène la sympathie du public. Parler avec facilité signifie être à même de se défendre ou se s'aider au-delà des mêmes contenus, selon un instinct, pour ainsi dire, de type bio-physique (Peri Soph., 16).

De même, quand Isocrate dans le Nicoclès (5-9) et ensuite dans l'Antidose (253-7) fait l'éloge du logos, il ne dit pas que nous nous distinguons des animaux du fait que c'est le logos qui nous permet de communiquer entre nous, selon la vérité ou la fausseté seulement; ni que c'est le logos qui nous a permis d'instituer des lois justes ou injustes. Il dit tout simplement que, tandis que les animaux nous dépassent par d'autres fonctions, telles que la rapidité et la force, nous ne les dépassons en rien d'autre que le logos. C'est-à-dire que, d'un autre point de vue, Isocrate reconfirme le concept précatégorial du logos soutenu par Alcidamas, comme quelque chose d'utile avant tout dans la vie pour s'aider soi-même, de la même manière que toute autre faculté bio-physique.

Il me semble qu'Aristote se montre bien plus sensible que Platon à cet aspect du logos. En ce sens je crois qu'on peut déjà entrevoir tout de suite des exemples de ce type dans les premières lignes de la Rhétorique (I, 1, 1354a 3-7), quand Aristote dit que "tous se mêlent jusqu'à un certain point de questionner sur une thèse et de la soutenir, de se défendre et d'accuser". Il n'y précise pas encore la qualification de ces actions typiquement humaines, comme il le fait, par exemple, dans le Peri Hermeneias. Je le crois voir également rappeler Isocrate dans la page suivante (1355b 1-2), au moment où Aristote dit que "s'il est honteux de ne se pouvoir défendre avec son corps, il serait absurde qu'il n'y eût point de honte à

ne le pouvoir faire par la parole, dont l'usage est plus propre à l'homme que celui du corps".

Par contre, Platon ne prend en considération parmi les fonctions catégoriales que l'affirmation et la négation.

2) La pragmatique et les aspects catégoriaux

Mais je crois que certaines instances d'Isocrate sont, elles aussi, à même d'interférer en quelque sorte sur l'aspect catégorial de la rhétorique platonicienne. Comme Platon le disait auparavant, celui qui veut devenir un rhéteur compétent doit se mettre à bien philosopher (Phèdre, 261a). Cela en constituait seulement l'aspect théorique; mais il y avait aussi un aspect pratique, qui en prévoyait la mise en oeuvre. A ce propos, Platon avance l'exigence d'une certaine sensibilité pour servir comme aptitude à celui qui voudrait cueillir le convenable [kairos]. Cependant, sur la base de la description qu'il en fait au cours du chapitre LVI du Phèdre, on peut noter facilement que, malgré son insistance, il n'existe pas en fait d'évaluation suffisante de cet aspect fondamental de la paideia oratoire.

A mon avis, cette exigence reste extrinsèque au savoir platonique, qui doit être acquis avant sa mise en oeuvre; et Isocrate a bien raison de lui objecter que quiconque a suivi toutes les leçons et appris toutes les notions, mais ne s'est pas exercé en fait dans la réalité, pourra tout au plus plaire comme "poète [ou inventeur] de discours" (Antidose, 192), mais ne pourra jamais devenir un rhéteur compétent.

Qui veut réussir à être un tel rhéteur doit avant tout avoir une nature bien douée; ensuite il doit être bien instruit, se chargeant de connaissances dans tous les domaines; enfin il doit acquérir par des expériences pratiques l'art d'exercer le discours (Antidose, 185-7).

Comme on peut le voir, les deux premières requêtes partagent l'exigence platonicienne. Il faut y noter comment Isocrate montre qu'il a bien accueilli la leçon platonicienne exposée dans le Phèdre, selon laquelle la rhétorique doit se baser sur la connaissance. La troisième requête en constitue, par contre, un véritable cas de spécificité. Ici nous trouvons finalement le terme "expert" [entribeis] expliqué dans toute sa valeur positive, tandis que jusqu'ici nous l'avons vu utiliser (à partir du Gorgias

jusqu'au Phèdre) en un sens absolument négatif. Maintenant est mise en lumière la force de la pratique en face de l'abstraite théorie des idées. Il n'existe pas -- dit justement Isocrate -- de science qui explique tous les faits (Antidose, 184). Au contraire, "ceux qui sont capables d'examiner ce qui se produit généralement saisissent [les faits] dans la plupart des cas" (Antidose, Ibid.).

Ainsi disant, Isocrate reconfirme ce qu'il avait dit dans le discours Contre les Sophistes (sect. 14-18), où il soulignait, entre autre choses, que le but [ergon] d'une âme courageuse et opinante est celui de "choisir pour chaque sujet les procédés qu'il faut, [de] les combiner et les ranger dans l'ordre convenable, [et de] ne pas se tromper sur le moment opportun à leur emploi".

Il me semble que ce concept trouve un écho direct dans la Rhétorique d'Aristote et dans sa Métaphysique (I, 981a 3-5), où le Stagirite, s'opposant au jugement de Platon (Gorgias, 462b-463b), cite Polo (qui, comme Isocrate, est lui aussi élève de Gorgias), en disant qu'il n'a aucune raison de n'affirmer que l'art naisse de l'expérience. En effet, nous trouvons un résultat de cette attitude quasi isocratienne exhibée par Aristote dans la Rhétorique (II, 22, 1395b 23-1396a 3) où il fait observer que les rhéteurs cultivés parlent moins bien devant les foules que les ignorants. C'est que les premiers énumèrent des propositions générales et universelles qui ne sont pas persuasives, tandis que les seconds, qui puisent dans ce qu'ils savent, s'adaptent mieux à l'auditeur. Aristote donne cet exemple pour indiquer qu'afin d'être efficace, un orateur n'a pas besoin d'un quelconque savoir, si élevé et précis qu'il soit, mais d'un savoir qui s'adapte à la fois au kairos particulier. Cela ne peut être bien fait que par celui qui connaît les prémisses enthymématiques particulières à chaque argument, des plus familiers aux moins connus (1396a 30-1396b 18).

Mais je crois que même Platon a tenu compte de cette instance isocratienne de la praxis oratoire. En utilisant dans ses Lois (XII, 968d-969a) le même concept que le kairos du Phèdre, il se montre bien plus sensible à l'instance de la praxis et beaucoup moins sûr au sujet de la théorie.

c) Le Proème de la Rhétorique. I: une attaque contre les Gorgiens?

Nous avons vu les arguments pro-gorgiens qui ont poussé Aristote à se retourner contre Platon. Mais dans le même proème, il existe des arguments par lesquels il semble se réclamer de Platon contre les Gorgiens. En effet, il me semble que toute la section où il parle de "l'insuffisance des techniques antérieures" et du "rôle du plaideur" etc. (1354a 11-1355a 18) s'inspire du discours platonicien contre les Gorgiens. Aristote critique certains théoriciens contemporains qui avaient consacré leurs traités à des questions qui restent étrangères au logos: la calomnie, la pitié, la colère et les autres passions. Selon Aristote, ils cherchaient ainsi à corrompre les juges en faisant appel à leurs passions, ce qui les empêchait de juger selon la vérité, mais plutôt selon leur plaisir ou leur intérêt. Par contre, ils ne trouvaient rien à dire sur ce qui forme le "corps" de la cause, les enthymèmes. Et, en effet, ce sont les enthymèmes, qui représentent l'élément le plus important de la rhétorique. Le but de la rhétorique, dit Aristote, est de démontrer si une chose s'est produite ou non et si l'on peut bien la vérifier ou non.

Aristote ne précise pas qui étaient ces faiseurs de traités. L'un d'eux était peut-être Trasimaque, qu'Aristote cite dans la Rhétorique (III, 1404a) et qui avait été mentionné aussi par Platon dans le Phèdre (267c-d). Cependant, si l'on se base sur ce que dit Aristote au sujet de "l'insuffisance des techniques antérieures" dans la Rhétorique, je crois qu'on peut inférer qu'il parle de certains aspects négatifs de la rhétorique d'inspiration gorgienne, en l'occurrence sa prétension de procurer du plaisir à l'auditeur, coûte que coûte (voir Gorgias, Hélène, 5). C'est, du reste, ce qui avait justifié la prise de position anti-gorgienne du Gorgias, où Platon avait appelé cette prétension "adulatrice".

Aristote semble ici partager la critique platonicienne. Il semble également donc - comme l'on a dit - critiquer âprement les rhéteurs qui, afin de les corrompre, poussent les juges à éprouver des passions. Du moment qu'Aristote soutient cette thèse dans le proème, la plaçant au centre des procès judiciaires, on pourrait la voir comme une attaque qu'il mène contre Isocrate et Alcidamas. A Isocrate il semble qu'il avait contesté son activité de logographe. Une trace de cette polémique se trouve peut-être dans l'Antidose (sect. 31), où Isocrate déplore que son accusateur dise qu'"il inspirerait de la jalousie à tous les auditeurs, et que mon activité prétendue auprès des tribunaux

exciterait en vous de la colère et de la haine, sentiments sous l'empire desquels les juges se montrent plus sévères pour les accusés".

Mais Aristote se tourne aussi peut-être contre Alcidamas, qui en fait avait été des deux celui qui s'était le plus occupé, dans sa paideia, de l'aspect judiciaire, et qui par sa théorie de la rhétorique comme l'art des discours adressés à des auditeurs spécifiques, avait souligné l'importance non seulement de leurs opinions et de leurs jugements, mais aussi de leurs désirs. Selon Alcidamas donc, il faut persuader le public en se servant de mots improvisés, avec une expression et une disposition proportionnées à chaque situation. Le but en est de suggestionner le public afin qu'il accepte plus facilement les opinions de l'orateur.

Il me semble qu'Alcidamas s'inspire assez évidemment de Gorgias qui, dans l'Hélène (8-9), dit que le logos peut susciter la terreur, la peine, la joie et la pitié et opérer à travers le mètre de la poésie, en sorte que l'âme éprouve une affection propre à elle et qu'elle tire de faits qui lui sont étrangers. Aristote aussi se réclame des mêmes paragraphes de l'Hélène auxquels il confère son propre style, quand il dit que dans les procès judiciaires les questions à trancher sont étrangères aux juges qui "ne [les] considèrent jamais que pour leur intérêt propre et n'écoutent que pour le plaisir" (Rhétorique, I, 1, 1354b 31-35). Le même concept est répété plus loin (Rhétorique, II, 1, 1378a 19-22), quand l'énumération des passions (peine, plaisir, colère, pitié, terreur) reflète même plus complètement celles qui sont mentionnées, comme nous avons vu, dans l'Hélène. Cette coïncidence de thèmes et de langage nous porte à croire que, quand il écrivait la section du proème susmentionnée, Aristote avait à l'esprit les Gorgiens. S'il en est ainsi, et vu le caractère énigmatique de ce premier chapitre de la Rhétorique, nous pouvons faire observer qu'il porte en effet les signes d'une grande tension. Celle-ci marque la remise en valeur de certains aspects de la rhétorique d'inspiration gorgienne qui se contraste à la conservation d'instances platoniques et aussi au refus intransigeant d'autres instances de la paideia oratoire gorgienne. Au travers des diverses modifications ou ajustements, quelques éléments de cette tension trouveront une résolution positive. Il s'agit surtout de ceux qui se rapportent à l'aspect proprement argumentatif. Tandis qu'Aristote, dans la Protreptique, continuera à se montrer aussi intransigeant que dans le proème envers d'autres aspects de la rhétorique, tels que le

rôle et la signification des principes sur lesquels elle se base, et leur influence sur l'éthique. En cela il se met d'accord avec le Platon de la République.

d) Aristote précise son opinion sur les arguments [pisteis]

Dans le deuxième chapitre du premier livre de la Rhétorique et dans le proème du deuxième livre, nous trouvons, si l'on se tient au proème du premier livre, un changement d'opinion tout à fait imprévu. Contrairement à ce qu'il y disait, maintenant Aristote affirme qu'il y a trois types d'argumentations procurés par le logos: ceux qui concernent respectivement soit le caractère de l'orateur, soit la manière de disposer l'auditeur, soit le logos même.

Nous pouvons nous demander ce qui a pu provoquer ce changement d'avis. Je crois que nous pourrions trouver facilement une réponse en considérant la différence temporelle entre la composition de ces deux parties de la Rhétorique: hypothèse, du reste, qui a été émise par beaucoup de chercheurs³. J'aimerais soutenir cette hypothèse en considérant le passage du premier livre de la Rhétorique (1368a 19-21) où Aristote cite le nom d'Isocrate à propos de l'amplification:

Si l'agent n'offre pas par lui-même assez ample matière, il faut le mettre en parallèle avec d'autres; c'est ce que faisait Isocrate, parce qu'il n'était pas habitué à plaider en justice. Mais cette comparaison doit être faite avec les hommes fameux; car elle prête à l'argumentation et à la beauté, si l'on fait paraître l'auteur meilleur que les hommes de mérite.

Il me semble que ce que dit Aristote ici exprime exactement ce que faisait Isocrate dans son Antidose (2-3). Ayant exposé ses arguments dans un discours simple, il courait le risque de s'exposer à la haine du public. Il inventa donc un procès feint, contre un certain Lysimakhos, de sorte qu'il puisse se défendre, comme s'il s'agissait d'un vrai procès (voir aussi l'Antidose, 26).

D'autre part, nous trouvons dans l'Antidose (278-80) deux observations qui pourraient être considérées comme des critiques ponctuelles de ce qui est dit dans le proème susmentionné du premier livre de la Rhétorique. a) On a déjà parlé de la première observation: il s'y agit de la crédibilité que possède l'orateur honnête. A

³Voir, dans ARISTOTELE, Retorica, Laterza, Bari, 1961, l'introduction d' A. Plebe.

Aristote qui affirme que: "la démonstration rhétorique est un enthymème et ceci est, pour ainsi dire, en un sens absolu, la plus forte des argumentations" [1355a 7-8], Isocrate répondrait: "la démonstration fournie par la vie d'un homme a plus de force [pour persuader] que celle d'un discours" (Antidose, 278). b) A Aristote qui dit: "car seules les argumentations sont artificielles [enteikhna], tout le reste n'est qu'accessoires" et "les enthymèmes... sont pourtant le corps de l'argumentation", Isocrate répondrait:

les appels à la vraisemblance, les arguments et tous les moyens de prouver ne servent que pour la circonstance où chacun d'eux est employé, tandis que la réputation d'honnêteté, non seulement donne plus de confiance dans les discours, mais encore ajoute du lustre à tous les actes de celui qui en jouit (Antidose, 280).

Il me semble plausible d'imaginer qu'Aristote a tenu en très grande considération les observations d'Isocrate, du moment que, contre la lettre du proème cité, il écrit expressément: "Les preuves administrées par le moyen du discours sont de trois espèces: les premières consistent dans le caractère de l'orateur" (1356a 1-2) et "c'est le caractère (de l'orateur) qui, peut-on dire, constitue presque la plus efficace des preuves" (1356a 13).

S'il en est ainsi, il me semble probable qu'Aristote, en un premier temps, a réagi contre quelques aspects de la rhétorique du type gorgien évoqué plus haut. Il attire, par contre, l'attention sur ce qui constitue le pivot de la rhétorique platonicienne, c'est-à-dire sur la connaissance des faits qui soutienne la démonstration enthymématique et qui serait, donc, l'unique argument vraiment à même de persuader. Cependant, quand il s'agit de trouver dans les faits concrets les moyens de persuader, Aristote a dû constater la limitation qu'impose une telle définition, qui finit par le rejeter sur certaines positions abstraites observables dans le Phèdre. L'insuffisance de ces positions pour intégrer le kairos, ce qui l'en avait éloigné, s'explique à la lumière de la grande attraction qu'il ressentait à l'égard de la pragmateia empirique d'Isocrate et surtout peut-être à celle possédée par l'Antidose. Il n'est pas exclu -- à mon avis -- que ce soit des considérations de ce type qui aient pu pousser Aristote à ajuster ses évaluations de l'argumentation.

Il semblerait qu'avec cette remise en valeur des éléments extérieurs aux "faits", Aristote ait dit son dernier mot. Mais il n'en est rien. On trouve un signe de son

oscillation (nous dirions de son ajustement) dans le proème du deuxième livre. Là, à propos des causes par lesquelles l'orateur se montre plus crédible, il dit: "Quant aux orateurs, ils inspirent confiance pour trois raisons; les seules en dehors des démonstrations qui déterminent notre croyance: la prudence, la vertu et la bienveillance" (1378a 6-8). Le concept d'éléments qui restent extérieurs aux faits de la cause, concept discuté dans le proème du premier livre, réapparaît ainsi encore une fois.

En outre, dans le proème du troisième livre, Aristote, qui reprend cette question surtout à l'égard de la manière de disposer l'auditeur, précise que cet élément (et implicitement celui aussi du caractère de l'orateur) reste extérieur à la démonstration au sens propre du terme. Il le reconferme ainsi comme l'élément vraiment artificiel ou artistique et comme le premier qui se soit affirmé historiquement.

Cependant, Aristote reconnaît, comme les Gorgiens d'ailleurs, que dire ce qu'on doit dire par le moyen d'un logos d'une certaine qualité n'est pas indifférent à la persuasion. C'est là la raison pour laquelle celui qui voudrait être persuasif doit rechercher cette qualité. Et maintenant Aristote dit même qu'il s'agit là d'un élément nécessaire, bien qu'il ne soit pas du tout suffisant à la démonstration.

Encore une fois donc, Aristote s'oppose à la lettre du proème du premier livre, et d'une manière même plus explicite que dans le proème du deuxième livre:

[...] car, en stricte justice, on doit uniquement chercher, en ce qui concerne le discours, à ne causer ni peine ni plaisir; car les seules armes avec lesquelles il est juste de lutter, ce sont les faits, en sorte que tout ce qui n'en est pas la démonstration est superflu. Néanmoins, l'action a, comme nous l'avons dit, grand pouvoir par suite de la perversion de l'auditeur (1404a 5-7).

Il répète ainsi la valeur possédée par l'appel aux émotions dans le cas d'un public nombreux non cultivée. Mais il y reconferme aussi ce qui reste son point fort, la démonstration enthymématique du "fait".

Malgré ces limitations et ces mises au point, nous pouvons nous rendre compte combien Aristote s'est éloigné de la critique méprisante des rhéteurs de son temps exprimée et dans sa Grille et dans le proème du premier livre de la Rhétorique.

Voilà peut-être la raison pour laquelle il a jugé que ce n'était pas nécessaire de l'éliminer de cette section initiale de son oeuvre. C'était peut-être une question d'orgueil ou d'honnêteté intellectuelle, ou peut-être des deux à la fois. Il aurait pu vouloir

montrer que son adversaire, aussi bien que lui, avait raison, et que leurs rhétoriques étaient plus semblables qu'elles n'en avaient l'air.

En tout cas, Aristote a bien montré qu'il n'avait pas peur de modifier sa pensée là où il fallait la changer, et de la soutenir, là où il le fallait.

En conclusion, sa rhétorique peut être considérée -- à mon avis -- comme formant le juste milieu entre la rhétorique de la science absolue de Platon et la rhétorique empirique de l'opinion commune d'Isocrate.

Note bibliographique:

Les indications des pages et des chapitres, etc. dans les ouvrages cités renvoient aux éditions suivantes:

ARISTOTE, La Rhétorique (Paris, Société d'Édition <<Les Belles Lettres>>, 1967, 3 vols.

ISOCRATE, Discours (Paris, Société d'Édition <<Les Belles Lettres>>, 1963, 4 vols.

PLATON, Oeuvres complètes, Paris, Société d'Édition <<Les Belles Lettres>>, 1952, 14 vols.

Le Docteur Giuseppe Mazzara poursuit ses recherches en histoire de la philosophie grecque ancienne dans la Faculté de Lettres de l'Université de Palerme (Italie). Il est l'auteur du Gorgia ontologo e metafisico (Palermo, 1982) et de plusieurs communications présentées dans le cadre de colloques internationaux consacrés à l'histoire de la philosophie. Il travaille actuellement sur les rapports entre les rhétoriques sophiste, platonicienne et aristotélicienne.